

# Il me semblait toujours que j'allais me Casser en Deux

**J'ai travaillé trop fort pour gagner de l'argent pour ma famille—  
Depuis deux ans, je toussais sans interruption. Aujourd'hui, grace aux Pilules Rouges, je suis grosse et grasse.**

AINSI PARLE Mme STEPHANIE LARUE, 17 PROSPECT ST., SPENCER, MASS.

Il arrive toujours un moment dans la vie où une femme, si courageuse, si vaillante qu'elle soit, quel que puisse être son désir ardent de travailler et de mettre, pour elle et pour les siens, quelque chose de côté, s'aperçoit, suivant la pittoresque expression de Mme Larue, dont nous donnons la lettre plus loin, qu'une femme n'est pas faite de fer.

C'est là un exemple que nous voyons tous les jours; un moment donné, la machine à laquelle on a demandé un effort trop violent, une dépense excessive, s'arrête tout à coup et refuse de marcher.

Voici une brave et vaillante canadienne qui travaillait à la manufacture et, avant d'aller à son atelier, à sept heures du matin, faire une dure journée, elle se levait, en été, à trois heures du matin, pour faire déjà la valeur d'une demi-journée d'ouvrage.

Cela n'a qu'un temps!

Un beau jour elle s'est vue clouée, incapable de se mouvoir, de se bouger, suivant l'expression populaire, "elle avait usé la chandelle par les deux bouts."

Mais, et c'est là qu'elle a prouvé qu'elle était de bonne race canadienne, qu'elle était intelligente et vraiment brave, elle ne s'est pas laissée abattre.

Elle a compris que la science pouvait réparer ce que le travail avait usé; elle a compris qu'il y avait moyen de remettre en marche l'organisme humain, comme on répare la machine qu'un effort trop continu a mise momentanément hors de service, elle a demandé aux Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine leur concours.

Les Pilules Rouges sont justement le remède qui répond au cas de Madame S. Larue, comme à celui de toutes les femmes qui ont trop travaillé, qui se sont épuisées par un travail trop pénible.

Elle a pris des Pilules Rouges et ces pilules l'ont guérie.

Voilà son histoire dans toute sa simplicité. Y a-t-il une femme au monde qui consentirait dans ces conditions, à endurer les tortures de l'inaction, les souffrances de la faiblesse corporelle, quand elle a devant elle cet exemple éclatant, cette leçon contenue dans cette lettre si complète et d'un accent de sincérité si touchant, si palpable:



Mme STEPHANIE LARUE, 17 Prospect St., Spencer, Mass.

Messieurs les Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

Messieurs,

Je m'empresse de vous écrire pour vous annoncer ma guérison complète et vous dire combien je suis heureuse de proclamer à tout le monde le bien que m'ont fait vos excellentes Pilules Rouges. Lorsque je me suis adressée à vous, j'étais dans un état de faiblesse désespérant, j'avais une douleur constante dans le côté gauche, et dans les reins de l'autre côté; je ne pouvais pas dormir, ni me baisser, ni me relever; il me semblait toujours que j'allais me casser en deux et il me prenait des étourdissements à tomber par terre. Depuis deux ans, je toussais sans interruption, je ne savais par faire deux pas sans être essouffée et à court d'haleine. Tout travail m'était impossible.

Voilà dans quel état je me trouvais lorsque vous m'avez ordonné les Pilules Rouges. Si vous me demandez ce qui m'avait mise dans cette position là, c'est bien simple: c'est d'avoir travaillé beaucoup trop fort tant que j'ai pu gagner de l'argent, de n'avoir pas de repas réguliers et d'avoir mangé froid trop souvent. Je me suis épuisée à me lever à trois heures et demie du matin l'été, pour travailler jusqu'à six heures et demie, et puis me rendre à l'atelier et y faire de mon mieux.

Un beau jour, je me suis aperçue que je n'étais pas faite de fer et j'ai eu recours à vos bons conseils. Après avoir pris dix boîtes de vos Pilules Rouges, mes faiblesses ont cessé, les étourdissements ont disparu et je suis parfaitement guérie, je suis grosse et grasse et je ne me ressens plus d'aucun malaise. Je vous autorise à faire part de ma guérison et j'espère que mon exemple servira aux femmes et aux jeunes filles qui souffrent comme j'ai souffert. Votre toute dévouée, Mme STEPHANIE LARUE, 17, Prospect St., Spencer, Mass.

Un beau jour, je me suis aperçue que je n'étais pas faite de fer et j'ai eu recours à vos bons conseils.

Après avoir pris dix boîtes de vos Pilules Rouges, mes faiblesses ont cessé, les étourdissements ont disparu et je suis parfaitement guérie, je suis grosse et grasse et je ne me ressens plus d'aucun malaise.

Je vous autorise à faire part de ma guérison et j'espère que mon exemple servira aux femmes et aux jeunes filles qui souffrent comme j'ai souffert.

Votre toute dévouée,

Mme STEPHANIE LARUE, 17, Prospect St., Spencer, Mass.

## CONSULTATIONS GRATUITES:

Adressez-vous par lettre ou personnellement, au No 274, rue Saint-Denis, si vous désirez avoir des conseils. Les Médecins de la Cie Chimique Franco-Américaine vous donneront, tout à fait gratuitement les informations nécessaires pour l'emploi des Pilules Rouges et vous indiqueront un autre traitement si votre maladie le requiert.

**DEFIEZ-VOUS.**— Les Pilules Rouges sont toujours vendues en boîtes de 50 Pilules. Chaque boîte est recouverte d'une étiquette imprimée en rouge sur du papier blanc. Les Pilules Rouges, que les marchands vous vendent à l'once, au 100 ou à 25c la boîte, ne sont pas les nôtres; ce sont des imitations, car jamais nos Pilules Rouges ne sont vendues de cette manière.

Ces charlatans qui se font appeler docteurs, passant par les campagnes, allant de maison en maison, se disant envoyés par la Cie Chimique Franco-Américaine, sont des imposteurs toujours, car jamais nos Médecins ne sortent de leurs bureaux de consultations pour soigner les femmes malades.

Si votre marchand n'a pas les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine, envoyez-nous 50c pour une boîte ou \$2.50 pour six boîtes, ayant bien soin de faire enregistrer votre lettre contenant l'argent, et vous recevrez par le retour de la maille, les véritables Pilules Rouges.

Adressez toutes vos lettres: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINNE, 274, rue Saint-Denis, Montréal.

## Le Mur!

Toutes les fois que les petits fils du tio Rabosa se rencontraient avec les fils de la veuve Casporra, dans les rues de Campanar toute la population commentait l'événement. Ils s'étaient regardés! Ils s'insultaient du geste! Ça finirait mal, et le jour où on y penserait le moins, il y aurait au village un nouveau malheur.

L'alcôde, avec les notables, conseillait un rapprochement aux deux familles ennemies, et le curé, un saint du bon Dieu, allait d'une maison à l'autre, recommandant l'oubli des offenses.

Depuis trente ans, les haines des Rabosas et des Casporras bouleversaient Campanar. Presque aux portes de Valence, dans le hameau souriant, qui des bords du fleuve, regardait la cité, par les fenêtres roudent de son campanile en pointe, ces barbares renouvelaient avec une rancune tout africaine, les luttes et les violences historiques des grandes familles de l'Italie médiévale. Ils furent grands amis, en d'autres temps. Leurs maisons n'avaient entre elles qu'un mur bas séparant leurs cours. Une nuit, pour une question d'arrosage, un Casporra étendit roide dans la huerta, d'un coup de fusil, un fils du tio Rabosa; le cadet, ne voulant pas laisser dire qu'il ne restait plus d'hommes dans la famille, réussit, après un mois de guet, à loger une balle entre les sourcils du meurtrier. Depuis lors, les deux familles vécurent pour s'exterminer, songeant plus à profiter des négligences du voisin qu'à cultiver leurs terres. Coups de fusil en pleine rue; détonations, lueurs sinistres, le soir dans les "acéquia" (canaux d'irrigation) derrière les cañonales ou les talus, à l'heure où l'odieuse ennemi revenait des champs; tantôt un Rabosa; tantôt un Casporra en marche pour le cimetière, avec une once de plomb sous la peau! Loin de s'éteindre, la soif de vengeance s'exaspérait avec les générations nouvelles; on eût dit qu'à peine sortis du ventre de leur mère, les marmots des deux maisons tendaient les mains vers l'espérance, pour tuer les voisins.

Après trente ans de lutte, il ne restait chez les Casporras qu'une veuve avec trois fils, trois gars musclés, robustes comme des tours. Dans l'autre maison, il n'y avait plus que le tio Rabosa, avec ses 80 ans, immobile en un fauteuil de sparte, les jambes mortes: idole ridée de la vengeance, devant laquelle les deux petits-fils juraient de défendre le prestige de la famille.

Mais le temps étaient autres. Il ne leur était plus permis de canarder leurs ennemis, en pleine place, au sortir de la grand'messe. La garde civile ne le perdait pas de vue; les voisins les tenaient à l'oeil; pour peu que l'un d'eux fit halte quelques minutes en un sentier ou à un coin de rue, il se voyait aussitôt entouré de gens qui lui conseillaient le calme. Las de cette vigilance qui dégénérait en persécution et s'interposait entre eux comme un obstacle infranchissable, Casporras et Rabosas finirent par ne plus se chercher et ils se foyaient même quand le hasard les mettait face à face.

A force de vouloir s'éviter, ils vinrent à trouver trop bas le mur qui séparait leurs cours. Les poules des uns et des autres, escaladant les tas de bois, fraternisaient au haut des fagots de sarments ou d'épines qui recontraient les murs; les femmes des deux maisons échangeaient aux fenêtres des gestes de mépris. C'était intolérable; c'était censément vivre en famille. Sur le conseil de leur mère, les fils de Casporra élevèrent le mur d'un vare. Les voisins se hâtèrent de manifester leur mépris armés de pierres et de mortier, et ajoutèrent au mur quelques empanons. Ainsi, dans cette muette manifestation de haine, coup sur coup répétés, le mur montait, montait... On ne vit plus les fenêtres, plus les toits... Les pauvres volailles frémissaient dans l'ombre large de ce rampart, qui leur cachait une partie du ciel, et leurs

cuquets résonnaient, tristes et étouffés à travers ce monument de haine, qui paraissait maçonné avec les os et le sang des victimes.

Un après-midi, les cloches du village sonnèrent le toc-in. La maison du tio Rosaba était en feu. Les petits-fils étaient dans le heurta; la femme de l'un d'eux au lavoir, et par les fentes des portes et des fenêtres, sortait une épaisse fumée de paille brûlée. L'aïeul du pauvre tio Rabosa, était immobile dans son fauteuil, au milieu de cet enfer, qui rugissait, en voie d'expansion. La petite fille arrachait ces cheveux, attribuait la catastrophe à sa négligence; les gens se bouscullaient dans la rue effrayés par la violence de l'incendie. Quelques uns plus vaillants, ouvrirent la porte, mais ce fut pour reculer devant la boffée d'épaisse de fumée, chargée de flammèches, qui se répandit dans la rue.

—El aguero! el pobre aguero! L'aïeul! le pauvre aïeul! —criait la Racosa, cherchant vainement du regard un sauveur.

Les spectateurs, effrayés, furent frappés de stupeur, comme s'ils avaient vu le clocher s'avancer vers eux. Trois solides gars s'étaient rués dans la maison en flammes. C'étaient les Casporras. Ils avaient échangé un coup d'oeil d'intelligence et s'étaient élancés comme des salamandres dans l'immense brasier. La foule les applaudit, quand elle les vit repaître portant haut comme un saint sur son bancard, le tio Rabosa, dans son fauteuil de sparte. Ils laissent là le vieux, sans même le regarder, et se voila de nouveau dans la fournaise.

—Non! non! —crient les gens. Mais eux, ils sourraient, avançant toujours. Ils allaient sauver tout ce qu'ils pourraient. Si les petits fils du tio Rabosa étaient là, eux, les Casporras, n'auraient pas bongé de la maison. Mais il s'agissait d'un pauvre vieux, auquel ils devaient porter secours, en hommes de cœur. Et maintenant que le vieillard était sauf il fallait songer au mobilier. On les voyait plonger dans la fumée, se démenant comme des d'ables, qui dégagent des étincelles.

Bientôt la multitude lança un cri en voyant les deux frères aînés sortir avec le plus jeune dans leurs bras. Un madrier, dans sa chute, lui avait cassé une jambe.

—Vite, une chaise! La foule, dans sa précipitation, arracha le vieux Rabosa de son fauteuil de sparte, pour y asseoir le blessé.

Le "muchacho," les cheveux roussis, la tête enfumée, souriait, dissimulant les douleurs aiguës, qui lui faisaient froncer les lèvres. Il se sentit soudain serrer les mains par des mains de vieillard, tremblantes et rugueuses.

"Fill meu!" —gemissais la voix du tio Rabosa, qui s'était traîné jusqu'à lui.

—Fill meu! fill meu! Et avant que le pauvre "muchacho" put l'éviter, le paralytique chercha, de sa bouche creuse et édentée, les mains qu'il tenait agrippées, et les baisa, les baisa longtemps, en les baignant de larmes.

Toute la maison brûla. Quand les maçons furent appelés pour en construire une autre, les petits-fils du tio Rabosa ne commencèrent point par nettoyer le terrain couvert de noirs décombres. Auparavant, ils avaient à faire un travail plus urgent: il fallait jeter bas le mur maudit! Le pic en main, eux mêmes donnèrent les premiers coups.

V. BLASCO IBANEZ. (Traduit de l'espagnol par F. Ménétrier.)

THE CAUSE OF SORE FEET. Examine the carefully and you'll probably find corns. Whether hard, soft or bleeding, apply Putnam's Corn Extractor. It's painless, it's sure, and above all quick to act. Insist on only "Putnam's."

Le Sunlight Savon est supérieur aux autres savons, mais c'est lorsqu'il est employé suivant la méthode Sunlight qu'il démontre sa plus grande supériorité. Achetez Sunlight Savon et suivez les directions.

J. H. Myrick & Co

WOMENS AND DE ALERS IN

DRY GOODS

HARDWARE

BOOTS & SHOES

FINE

GROCERIES

And Fishing

Supplies

AT TIGNISH

and

ALBERTON

We have just

opened a full and

complete stock of

NEW GOODS

We are prepared

to supply the wants

of the farmer, fish-

erman and mecha-

nic

We invite inten-

ding purchasers

to give us a call,

and they will find

we can meet all

competitors, and

save to them the

trouble and ex-

pense of going to

Summerside or

Charlottetown

Are You Sick?

If so you can remove the cause of your trouble and recover your health and happiness.

By the use of Herb R val Tablet

A true family medicine They are pleasant to take, effective and mild in their operation. The most stubborn diseases invariably yield to their searching influence.

For sale by NEIL MCKINNON

## A L'IMPARTIAL

Nous Imprimons:

- Entêtes de Lettre
- Entêtes de Compte
- Cartes de Visite
- Cartes de Deuil
- Lettres de Faire Part
- Billets de Rafle
- Ordres de Danse
- Bons de Pain
- Programmes
- Circulaires
- Pancartes
- Placards
- Reçus, etc., etc.

## Suffered Terrible Agony

FROM PAIN ACROSS HIS KIDNEYS.

**DOAN'S KIDNEY PILLS CURED HIM.**

Read the words of praise, Mr. M. A. McInnis, Marion Bridge, N.S., has for Doan's Kidney Pills. (He writes us): "For the past three years I have suffered terrible agony from pain across my kidneys. I was so bad I could not stoop or bend. I consulted and had several doctors treat me, but could get no relief. On the advice of a friend, I procured a box of your valuable, life-giving remedy (Doan's Kidney Pills), and to my surprise and delight, I immediately got better. In my opinion Doan's Kidney Pills have no equal for any form of kidney trouble."

Doan's Kidney Pills are 50 cents per box or three boxes for \$1.25. Can be procured at all dealers or will be mailed direct on receipt of price by The Doan Kidney Pill Co., Toronto, Ont.

Do not accept a spurious substitute but be sure and get "Doan's."

J. E. Wyatt,

SUCCESEUR DE HODGSON & WYATT AVOCAT, NOTAIRE. Sollicite our les Nova Scotia et Summerside Banks.

ARGENT A PRETER

Bureau: Au dessous de la Clifton House SUMMER IDE P. E. I.

Sore Nigeles and Chapped Hands Are quickly cured by applying Chamberlain's Salve. Try it! It is a success. Price 25 cents.